

Internement aux frontières du réel

La mère appelle pour Xavier, son fils de vingt et un ans, qui, au téléphone, lui a paru très mal et incohérent. Il exige d'être opéré d'urgence de la colonne vertébrale afin de recouvrer sa puissance sexuelle!

Une heure plus tard, je rejoins la mère et l'oncle du jeune homme au pied de l'immeuble. La mère est à la fois confuse et déstabilisée; elle ne sait plus exactement où est son studio et j'use de mon portable afin de détecter la bonne porte. Après plusieurs coups de sonnette, Xavier consent à m'ouvrir et me lance qu'il n'a besoin de rien avant de refermer brutalement sa porte. J'ai toutefois eu le temps de recevoir l'impact fulgurant de son regard. Ce genre de regard qui dit: «Je ferai tout en mon pouvoir pour vous prouver que je ne suis pas là.» Cela avec toute l'hostilité de celui qui veut nier, annuler ma présence. Avec mon œil de psychiatre, je sais que c'est un grand malade.

Dans ces conditions, que puis-je faire? Renoncer à agir et plutôt remettre à plus tard? Attendre la crise majeure ou interpellier les forces de l'ordre? Je n'oublie pas que Xavier a récemment côtoyé

les policiers lors d'une interpellation – pour avoir menacé d'un coup de poignard l'employée des Télécom qui lui présentait une facture impayée. La mère est hésitante, voire ambivalente, l'oncle est beaucoup plus résolu à trouver une solution immédiate. J'opte pour la seconde approche, certes plus radicale, mais qui a le mérite, me semble-t-il, de ne pas laisser pourrir la situation avec tous les risques de passage à l'acte, auto- ou hétéro-agressif que cela comporte.

Je n'ai pas l'intuition qu'il s'agit cette fois-ci d'une urgence à double détente. Une chance: le commissariat est à deux pas. Je m'y rends en compagnie de l'oncle et je persuade sans trop de difficulté les agents de venir à la rescousse. Nous parlementons peu après dans la ruelle sur la manière de poursuivre des opérations, compte tenu de cette porte obstinément close ou prompte à se refermer. Je compte sur l'impressionnante présence des agents et leur aptitude à coincer un pied dans une porte qui s'entre-bâille.

C'est à ce moment qu'un jeune homme dévale les escaliers et que la mère nous dit brusquement à voix étouffée: «C'est lui.» Les policiers en civil se lancent à grandes enjambées sur ses talons et lui demandent ses papiers. Il obtempère tout en demandant la raison de ce contrôle alors qu'il n'a rien à se reprocher. Il tente de démontrer qu'un contrôle de routine n'a pas sa raison d'être pour un individu innocent. Il aperçoit alors sa mère et se précipite vers elle. Apparemment apeurée, la mère fait quelques pas à reculons. Ils parlent tous deux de façon assez animée mais sans violence. Pendant cet intermède, le chef de la brigade me sollicite sur les ordres à donner pour conclure l'intervention. Je lui explique que ce cas relève d'un point de non-retour: il est hors de question de laisser le jeune homme dériver plus avant dans son mal-être, le délire, la dangerosité.

Entre-temps, Xavier a rejoint le groupe de policiers et leur expose qu'il a une anomalie dans la colonne vertébrale justiciable

dans les plus brefs délais d'une opération chirurgicale, ce qui signe une angoisse majeure. Un policier s'avise – comme pour vérifier ses dires – de lui toucher le dos, Xavier se dégage vivement, comme si sa moelle épinière avait été directement atteinte et lésée. Se confirme que ce jeune homme est totalement à vif et que son discours contrôlé masque un malaise épouvantable. J'imagine que sa colonne vertébrale pourrait à ses yeux se scinder, spontanément, telle une échine de porc à l'abattoir. Il rajoute que s'il regardait assez longtemps le soleil, il pourrait le faire exploser. Et dans sa tête est logée une bombe.

Faire admettre à cet écorché vif la nécessité de soins paraît hors de ma portée, si abominable est sa souffrance, si grand est son refus. Terrible paradoxe typique de la maladie mentale – cet alliage de souffrance à fendre l'âme et d'allégation presque fanfaronnante de la normalité. C'est un paradoxe auquel je ne me ferai sans doute pas de si tôt et il m'en coûte à chaque fois de me faire violence pour forcer un sujet malade, mais inconscient de son mal, à se rendre à l'hôpital. La question du libre arbitre se pose et le recours à la loi sous son aspect policier ne me ravit pas. Mais comment faire autrement? Le chef de la brigade n'échappe pas à ce dilemme et je dois le soutenir dans sa démarche. La mère elle-même vient lui rappeler tandis que le représentant de l'ordre vacille, prêt à battre en retraite. Elle clame que son fils n'est ni un agneau ni un surhomme et qu'il y aurait non-assistance à personne en danger si on le laissait livré à lui-même et à ses pulsions.

Un être qui obéit à sa logique, à sa propre loi, prêt à défendre âprement son monde intérieur contre tout un système qui veut sa peau devient une proie que l'on chasse. Pas si facile que cela à admettre. Heureusement, les chasseurs – les policiers – ont tout compris et jouent leur rôle à la perfection. Ils ont dressé autour du patient un filet de protection, sans pression excessive,

avec respect et finesse, comme si leur instinct leur dictait le juste comportement qui interdit l'accès de rage de la bête aux abois.

Finalement, la décision est prise de conduire Xavier à l'hôpital et le dénouement se fait en douceur mais avec un encadrement ferme. Désaxé, coupé de sa libido, le jeune homme était mû par une violence qui le désarticulait. Dans un centre de soins, ses angoisses paranoïdes – destructurantes et persécutives – vont l'abandonner au fur et à mesure que ses défenses intégreront la relation à l'autre dans la confiance.

Trois semaines plus tard, je reçois un compte rendu de l'hôpital où Xavier a révélé ce qui le hantait: «Des tyrans se sont emparés de mon esprit et m'ont mis en transe pour une initiation de vingt et un jours. Je suis un originel car je suis né la tête inclinée. Je communiquais en pensée avec une femme que j'aimais, une originaire elle aussi, portée par des anges d'amour. On contrôlait mes idées, me faisait marcher les bras en croix. La moitié de mon corps me semblait vide. Je suis impuissant car ma verge est coupée de mes testicules. Je me suis retrouvé dans moi-même. Finalement j'étais fou, dans mes fantasmes, schizophrène.»

Formidable évolution!

En une fraction de seconde, son premier regard me disait tout cela.